

La Maison-Dieu, 146, 1981, 141-147
Paul DE CLERCK

AUX SOURCES DE LA LITURGIE

(*Note de lecture*)

A propos de : Enzo LODI. *Enchiridion eucharologicum fontium liturgicorum* (Bibliotheca «Ephemerides liturgicae», «Subsidia», 15), Rome, Edizione liturgica, 1979, XXX-1 866 p. + *Clavis methodologica cum commentariis selectis* (polycopié), Bologne, 1979, VIII-252 p.

« **L**'ÉTUDE de la liturgie ne peut se faire qu'à partir des textes liturgiques. » Cette première phrase de la *Présentation* du livre par B. Botte définit bien l'immense projet auquel s'est attelé Mgr E. Lodi, professeur de liturgie à Bologne. Après quinze ans de travail, le voici en mesure de nous offrir le monumental ouvrage qui couronne son patient labeur.

Le livre, qui se présente comme un « manuel », exige pour être manié une musculature assez costaute. Il offre une collection de près de 4 000 textes, groupés en 24 sections rangées par ordre chronologique. La première, intitulée « Ethnica », présente des extraits d'œuvres de l'Antiquité non chrétienne, allant de Sophocle à Hermès Trismégiste. Viennent ensuite des « Hebraica »,

« Biblica », « Subapostolica » ; puis les textes provenant des II^e-VII^e siècles, suivis d'extraits des Sacramentaires romains ; le VIII^e siècle est prolongé par des formulaires provenant des Antiphonaires de l'Office romain, des liturgies latines non romaines, et des rites orientaux. La suite chronologique se termine alors par les textes du IX^e au XVI^e siècle, cette dernière section donnant en appendice les formulaires des Cènes luthérienne, calvinienne et anglicane. Le tout est complété par les indispensables index : *initia* des textes grecs et latins, noms de personnes et de lieux, analytique et table des matières.

Tous les textes sont cités en latin, sauf les originaux grecs, qui sont cependant accompagnés d'une traduction latine. Ils comportent un numéro de référence, parfois subdivisé à l'aide de lettres, et un renvoi à l'œuvre dont ils sont extraits, grâce à des sigles dont on parlera ci-dessous ; la référence est parfois complétée par le renvoi à une édition classique, comme la Patrologie ou Brightman. Les textes sont cités le plus souvent d'après les meilleures éditions critiques.

La *Clavis*, pour sa part, se présente comme un instrument de travail complémentaire. La typographie rudimentaire n'en facilite malheureusement pas la consultation. L'intention de l'A. est de situer les textes de l'*Enchiridion* dans leur contexte de tradition et leur situation historique. La première partie fournit des références à des textes parallèles et, par le bref commentaire qui est donné, indique souvent la raison du choix proposé. La seconde partie présente les principaux Sacramentaires latins. La troisième est consacrée à l'origine, à la structure et aux différentes parties de l'année liturgique dans le rite byzantin. La *Clavis* complète aussi l'anthologie en y ajoutant 45 nouveaux textes (références p. IV-V).

★

Les mérites de l'ouvrage sont évidents. On trouve enfin réunis en un volume la plus grande majorité des textes liturgiques intéressant le patrologue et le théologien (surtout sacramentologue) autant que le liturgiste. Car tous, et les étudiants moins encore que les professeurs, n'ont pas à leur disposition une bibliothèque scientifique bien montée. On trouvera de nombreux textes des

Actes des Martyrs et des Passions, des Odes de Salomon, des *libelli precum* ; aussi des textes peu connus, comme les « parodies de la messe » extraites des *Carmina Burana* (n° 3413 ss.). L'A. offre donc un recueil de « morceaux choisis » qui n'a pas son équivalent, et qui prendra place dans les bibliothèques à côté des vénérables Denzinger, Brightman et autres Hânggi-Pahl.

On soulignera aussi la préoccupation pédagogique dont l'A. a fait preuve. Il veille à introduire chacune de ses sections, et la *Clavis* fournit de nombreux renseignements complémentaires destinés à faciliter l'utilisation des textes. On notera surtout son souci de classer et de comparer des formulaires apparentés, en les regroupant notamment en de nombreux appendices : il relève ainsi des textes du *Veronense*, du Gélasien et du Grégorien repris dans le Missel de Paul VI (n° 1169, 1420 et 1677) ; il indique les dépendances entre ces trois recueils (1632) ; il fournit des exemples du *cursus* romain (1168a) ; il reconstitue la structure des rites latins non romains ainsi que des rites orientaux, etc., tous renseignements, épars, dont on aurait tort de se passer.



On ne peut cacher, cependant, deux graves défauts de l'ouvrage. D'abord les sigles qu'il utilise. On imagine la difficulté : trouver pour toutes les sources et travaux une désignation brève, évocatrice et évitant toute confusion. Mais un tel ouvrage, destiné à se trouver en bonne place dans les bibliothèques et à être consulté par des générations d'étudiants, n'offrait-il pas l'occasion rêvée de mettre au point un système de références claires, appelées à servir de normes au moins à l'intérieur du petit monde des liturgistes ? Il faut avouer la déception. Le sigle est parfois forgé à partir de la source (Ce-aB, Antiphonaire de Bangor), parfois à partir de l'éditeur (Ton-De, Homélies catéchétiques de Théodore de Mopsueste, éditées par R. Tonneau et R. Devresse ; mais le nom de ce dernier n'est même pas cité dans l'explication du sigle, p. XXIX !). Le moins qu'on puisse dire est que la plupart des sigles sont peu évocateurs, même pour les spécialistes. Jugez-en : A-cleu désigne le *Codex Liturgicus Ecclesiae Universalis* d'Assemani ; B-taH la *Tradition apostolique*

d'Hippolyte éditée par B. Botte, M-sCc la *Collectio* de Mansi... Les sigles les plus courants ne sont pas toujours respectés : B-le pour le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, C-tl pour les *Travaux liturgiques* de Capelle, ML pour la *Patrologie latine*, RTA pour les *Recherches de théologie ancienne et médiévale*... Quelle est l'utilité, encore, d'abrégier le nom de S. Benz en Ben, celui de Goar en Go, celui de Morin en Mor ? Résultat : il faut constamment se reporter à l'index des sigles (pp. XV-XXX) et tourner des centaines de pages ! Trouvaille intéressante pourtant : l'usage d'initiales pour désigner les sources des liturgies latines anciennes : Am (ambrosienne), Ce (celtique), Ga (gallicane), Ge (gélasienne), Gr (grégorienne), Hi (hispanique ; pourquoi l'appeler « ritus toletanus » ?) ; ainsi Am-P indique le Pontifical milanais, Ga-F le *Missale Francorum*, etc. Enfin, il faut regretter que l'index des sigles soit rempli de fautes, ce qui fait naître dans l'esprit de l'utilisateur des soupçons sur la précision avec laquelle l'A. a travaillé.

Ce soupçon n'est pas près de se lever lorsqu'on consulte le livre, et que l'on effectue l'un ou l'autre sondage dans un domaine que l'on connaît mieux. Ainsi par exemple, les anciennes litanies latines. Le n° 742 reproduit, parmi les œuvres du pape Gélase, la fameuse *Deprecatio*. Cette prière lui est attribuée, selon l'introduction, par le Concile de Vaison : interprétation généreuse, mais non fondée. L'article de Capelle se trouve dans la *Revue bénédictine* 1945-1946, et non 1954-56 comme l'indique la même introduction. La *Deprecatio* est citée d'après le manuscrit de Paris 1153, selon l'édition Capelle ; mais pourquoi les crochets entourant les deux premiers *Kyrie eleison* ont-ils disparu ? On sait en effet que le manuscrit ne donne pas ce répons ! La version abrégée de la *Deprecatio* est donnée au n° 2309, selon le manuscrit de l'Angelica 123, originaire de Bologne ; mais à aucune des deux pages on ne trouve de renvoi à l'autre version du texte, et les index ne permettent pas non plus de se rendre compte qu'il s'agit de deux traditions du même formulaire !

Ne quittons pas le domaine des litanies. Aux pp. 824-827, un appendice est intitulé « *Litania romana vetus* ». Le titre induit en erreur, car, à l'époque la *litania romana* est un formulaire bien particulier, sans invocation trinitaire, distinct de la *litania gallica* et de la *litania italica* que l'A. connaît par ailleurs (n° 2337). Les formulaires cités dans cet appendice sont en fait des témoins

anciens de la litanie des saints. On peut se demander pourquoi l'A. présente ces quatre textes-là et pas le plus ancien, celui du Psautier d'Athelstan. Ou pourquoi il ne renvoie pas à des textes classés ailleurs pour raison de chronologie, comme la litanie des saints du *Missel de Stowe* (n° 2541) ou celle d'Aethelvold (n° 2545). Plus loin, un appendice II au rite celtique reproduit les quatre litanies comparées par Capelle (l'irlandaise, une gallicane et les deux milanaises) avec les parallèles grecs, mais la typographie est si embrouillée qu'elle prête facilement à confusion. Enfin, pourquoi, sans explication aucune, la litanie du *Missel de Stowe* est-elle située (n° 2355) dans le rite gallican, et pourquoi est-elle ponctuée d'un *Kyrie eleison* au n° 2355, de trois *Kyrie* au n° 2633a, alors qu'aucun manuscrit ne donne ce répons ?

Si l'on entreprend de rédiger un instrument de travail, il faut éviter d'entretenir l'erreur, ou d'y induire.



L'utilisation de l'ouvrage fait encore surgir trois questions plus générales. La première, inévitable, concerne la *sélection* des textes. L'A. s'en explique au début de son livre et dans l'introduction de chaque section. On pourra toujours discuter l'opportunité de tel ou tel choix (par exemple des textes eucharistiques de la Réforme, dont I. Pahl prépare l'édition) comme la raison de telle ou telle lacune : alors que l'A. cite deux passages eucologiques de Cyprien (*prex pro diversis*, n° 295-296), pourquoi ne donne-t-il pas les textes semblables de Tertullien (qui ne se voit accorder qu'une ligne et demi, plus un texte dans la *Clavis*), de Novatien, de l'Ambrosiaster (oublié dans l'index des personnes) ? Le découpage des textes réserve parfois des surprises ; ainsi les textes baptismaux d'Hippolyte sont répartis en deux numéros (286 « De traditione baptismi » ; 287 « Confirmatio » : petit coup de pouce théologique) ; mais entre les deux, la seconde onction, presbytérale, est tombée, ce dont ne se rendra compte que celui qui connaît l'original... Mais dans le choix des textes à présenter, on ne pourra jamais satisfaire tout le monde, et dans l'ensemble on peut estimer que l'A. a réussi son pari.

Une option qui pourrait être assouplie, par contre, est celle qui consiste à ne citer que des textes proprement *eucologiques*, à

l'exclusion de passages décrivant la célébration ou introduisant les prières. N'est-il pas regrettable de ne pas trouver le petit chapitre 14 de la *Didachè*, de ne lire que six lignes de l'Apologie de Justin, de constater l'absence des descriptions de l'Office dans la Règle de saint Benoît ? Ce parti-pris devient très dommageable (mais aussi facilement réparable) quand on s'aperçoit que le texte des *Capitula auctoritatum* n° 8 (n° 730 ; pourquoi l'indication d'un chapitre 11, 12, au lieu de 8 ?) de Prosper d'Aquitaine ne comporte pas les quelques lignes introductrices où se lit pour la première fois le fameux argument *ut legem credendi lex statuat supplicandi* ! Et qu'est-ce qui justifie l'absence du texte parallèle du *De vocatione omnium gentium*, I, 12 ?

On s'interroge, enfin, sur la volonté de *classement* dont l'A. fait preuve. Est-il possible, d'abord, et opportun, de vouloir suivre strictement un ordre *chronologique* ? A partir du moment où l'on fait la différence entre l'âge du texte et l'âge de la source qui nous le transmet, comment tenir ce principe ? La difficulté saute aux yeux à propos des anaphores, des textes extraits des Sacramentaires, Antiphonaires et autres *libelli precum* (pourquoi ranger dans le 12^e siècle les *preces* « *pro omni gradu Ecclesiae* », n° 3324, dont l'introduction dit très bien que les manuscrits remontent au 9^e siècle ?) La difficulté est renforcée, semble-t-il, par le souci de classement *systematique* qui apparaît dans les appendices. Ne prenons qu'un exemple : les anaphores. Les n°s 509-550 regroupent, dans la section consacrée au iv^e siècle, les anaphores d'Addai et Mari, de Jacques grec, des 12 Apôtres, les 2 Basile et Marc ; mais on trouve plus loin celle de Sérapion (551 ss.), des Constitutions apostoliques (589 ss.-606 ss.), d'Epiphane (757), du Testament du Seigneur (804), du Pseudo-Denys (830), alors que le Canon romain se trouve au n° 1744 et l'anaphore de Jean Chrysostome au n° 2898 ; de plus, on trouve un appendice regroupant des dialogues de préface (680 ss.) et un autre rassemblant des récits d'institution (832 ss., sans référence à Hamm ni à Cagin) ; sans parler des textes eucharistiques de la Réforme aux n°s 3426 ss. N'y a-t-il pas ici hésitation entre deux principes de classement ? Une fois prise l'option de rangement chronologique, l'A. n'aurait-il pas mieux fait de reporter dans la *Clavis* les divers regroupements qu'il opère et les comparaisons qu'il instaure ?

Ces questions ne disqualifient aucunement le travail de l'A., auquel de nombreux étudiants et enseignants seront reconnais-

sants. Elles veulent toutefois suggérer des améliorations en vue d'une seconde édition, et attirer l'attention des utilisateurs encore peu initiés sur les inévitables limites d'un tel travail.

P. DE CLERCK